



LE MYSTÈRE DE L'« EREBUS »

Dans un récit d'aventure,
Michael Palin redonne vie
à un bateau mythique
de la Royal Navy, disparu vers
1848, et à ceux qui l'ont armé
PAGE 15



LE FIGARO CHEZ VOUS

MICHAEL PALIN

LE MYSTÈRE DE L'« EREBUS » DISPARU EN ARCTIQUE

L'ANCIEN MONTY PYTHON,
REDONNE VIE À UN BATEAU
MYTHIQUE DONT LES RESTES
FURENT DÉCOUVERTS EN 2014.
UN RÉCIT D'AVENTURE
VRAIE ET TOTALE.

ARNAUD DE LA GRANGE
adelagrang@lefigaro.fr

Certains bateaux semblent porter en leur nom le poids de leur destin. En le baptisant *Erebus* au seuil des eaux galloises, ses premiers maîtres ont peut-être assigné au navire un sillage tragique. Dans la mythologie grecque, Èrèbe, fils de Chaos, est associé au cœur obscur des Enfers, royaume des ténèbres et de la destruction. Et c'est dans la longue nuit polaire que le voilier saisi par les glaces finit sa vie au terme d'une expédition qui tint la Grande-Bretagne en haleine.

L'*Erebus* fait partie de ces navires mythiques dont l'histoire dit tant des hommes et d'une époque. C'est bien ce qui a captivé l'auteur. Plus connu pour avoir été l'un des célèbres Monty Python, Michael Palin est aussi un érudit, féru d'histoire et passionné de mer. Un homme qui sait passer du « Flying Circus » à la très savante Société royale de

Géographie. Étrangement, Michael Palin est venu à l'*Erebus* par les plantes. C'est en préparant une conférence sur Joseph Hooker qu'il découvre que le grand botaniste britannique avait, dans sa jeunesse, participé à une expédition en Antarctique sur un navire appelé *Erebus*. Et qu'en 1846, ce même *Erebus* et son vaisseau frère, le *Terror*, ont disparu mystérieusement en Arctique avec 120 hommes.

De lecture en lecture, la passion pour ce drame méconnu grandit. Et un an plus tard, c'est le choc quand le premier ministre canadien annonce que l'épave a été retrouvée, quelque cent soixante ans plus tard, avec une coque préservée par les glaces. Michael Palin se lance alors sur les traces de l'*Erebus*, écumant le monde et les bibliothèques, voyageant de la Tasmanie au Grand Nord canadien, dépouillant livres, lettres, plans, journaux intimes ou de passerelle.

Si le navire prit le sombre nom d'*Erebus*, c'est que sa vocation première était de terrifier l'adversaire. Armé en 1823,



il fut la dernière « bombarde » de la Royal Navy, ces bateaux dont les mortiers pilonnaient les rivages. Mais l'*Erebus* est né trop tard, Napoléon a été défait à Waterloo. Il trouve heureusement une autre vocation, les après-guerres étant souvent des temps de grandes aventures. Se conjuguent alors moyens techniques, esprits disponibles et corps entraînés. La soif d'horizons nouveaux aussi, l'envie d'aller vers le beau pour conjurer le mal. La fin des guerres napoléoniennes ouvrit ainsi pour la Grande-Bretagne un âge d'or de l'exploration. Sa marine dominait le monde, elle se donna de nouvelles missions : « *Il ne s'agissait plus de chercher la gloire militaire mais d'étendre la connaissance scientifique et géographique.* »

À l'amirauté, on se passionnait pour l'exploration polaire et le magnétisme terrestre. Le pôle Nord magnétique ayant été reconnu, les regards se tournèrent vers les régions inexplorées de l'hémisphère Sud. Ce fut la première grande aventure de l'*Erebus*, transformé en navire polaire. De taille modeste - 32 mètres et 370 tonnes -, il était gréé en trois-mâts barque et roulait beaucoup. L'esquif ne brillait ni par son élégance ni par sa vitesse mais s'avéra robuste. La plus belle gueule de la marine, James Clark Ross, prit la tête de l'expédition.

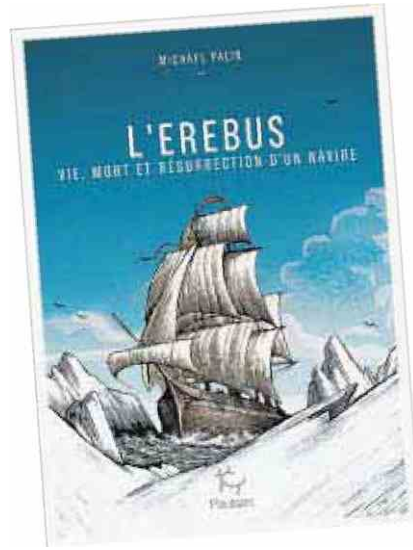
À l'aune de nos critères, l'audace de ces hommes défie l'entendement. C'est à la seule force des voiles qu'ils s'aventuraient dans un monde non répertorié sur les cartes, au-delà des latitudes hurlantes et au milieu des icebergs. Pour fendre la glace, les coques de bois étaient renforcées de plaques de cuivre. Le rapport au temps aussi fascine. Ces équipages savaient qu'ils partaient pour trois, quatre, cinq ans. Peut-être plus... On larguait de temps en temps une boîte de fer hermétique à la mer, en espérant qu'elle serait repêchée pour renseigner sur le voyage. Ce premier voyage dura quatre ans, entre 1839 et 1843.

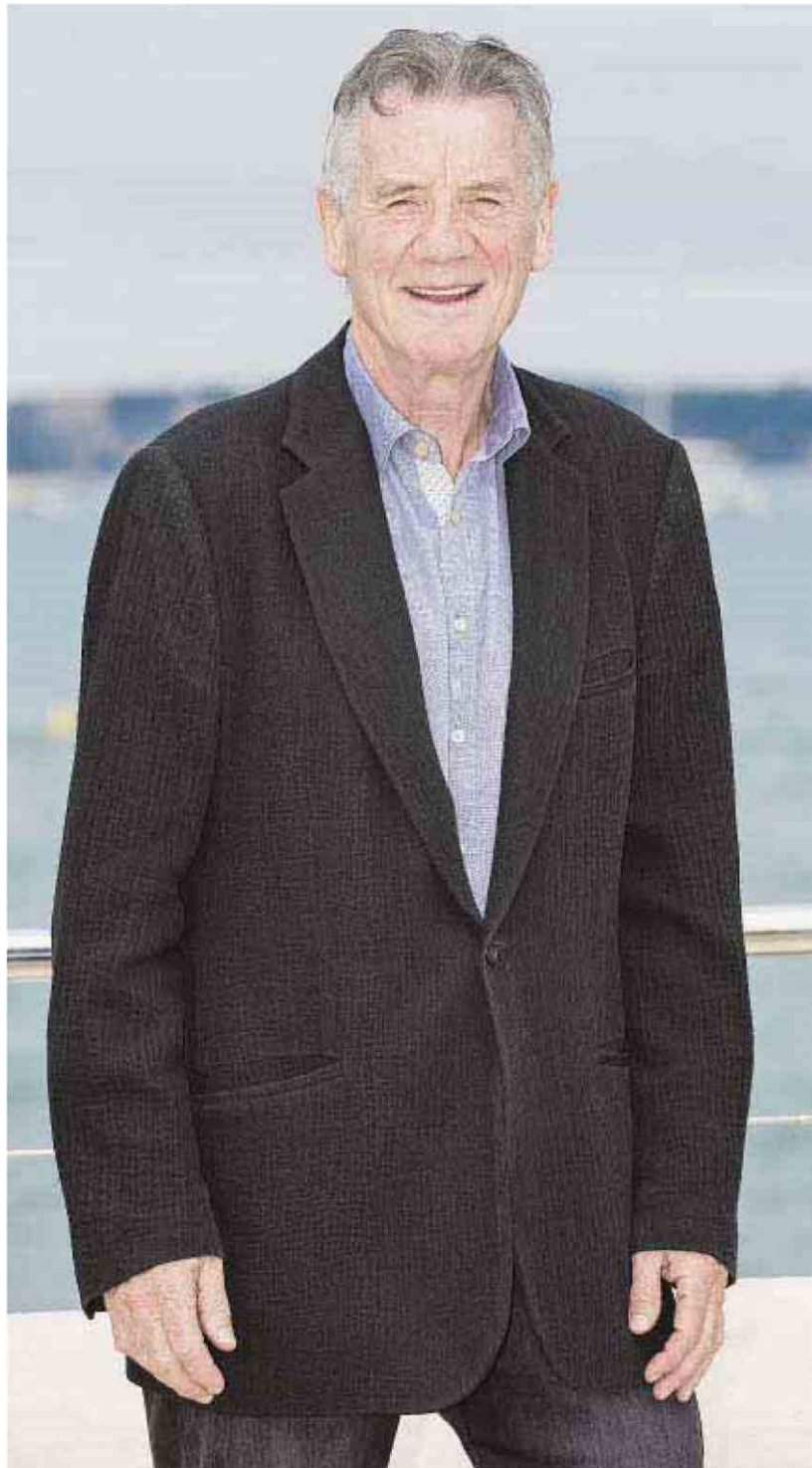
Vers les richesses de l'Orient

Puis, ce fut l'Arctique. La région faisait l'objet d'une attention particulière, non dénuée d'arrière-pensées commerciales : celui qui découvrirait une voie reliant les océans Atlantique et Pacifique ouvrirait une route plus rapide vers les richesses de l'Orient. En 1845, les deux navires reprennent donc la mer à la recherche du passage du Nord-Ouest, sous le commandement de John Franklin. De leur fin, on ne sait pas tout. On ne s'inquiéta vraiment d'eux que trois ans après leur départ... Moultes expéditions, de secours puis pour l'Histoire, ont depuis tenté de percer le mystère. Les vaisseaux furent sans doute piégés par les glaces dans le détroit de Victoria, près de l'île du Roi-Guillaume. Une partie des hommes tenta de fuir par voie terrestre, d'autres restèrent peut-être à bord. Tous périrent. On évoqua le scorbut, l'intoxication par le plomb des conserves. Des traces de cannibalisme assombrèrent le tableau.

Loin d'être la simple reconstitution d'une histoire, ce livre redonne vie à un bateau et à ceux qui l'ont armé. Un récit d'aventure vraie et totale. Celle qui a du sens et n'assume ni du retour ni de la vie sauve. ■

L'*Erebus*, de Michael Palin, traduit de l'anglais par Thierry Beauchamp, Paulsen, 391 p., 24,90 €





**Michael Palin, surtout connu
comme comédien et humoriste,
est aussi un érudit, féru d'histoire
et passionné de mer.**

ÉRIC DERVAUX/ARTCOMPRESS VIA LEEMAGE ;
[PAULSEN](#)